**Séquence 02 : Analyse**

**Fiche 4 : Exploitation d’une page**

**Objectif opérationnel :**

A la fin de la séance, l’’étudiant doit être capable d’analyser un texte.

**Pré requis** :

*Que signifie analyser un texte ?*

-Analyser un texte signifie l’examiner pour mettre en lumière ses zones de sens, l’expliciter, le creuser pour en révéler les non-dits, les sous-entendus et les présupposés.

*Quels types d’analyse de texte connaissez-vous ?*

-Pour analyser un texte, plusieurs approches existent. Il en est ainsi de la lecture méthodique, la lecture suivie, lecture analytique, le commentaire composé…

**Déroulement** :

Support

**Guinée11**

C’est le lent chemin de Guinée :

La mort t’y conduira.

Voici les branches, les arbres, la forêt,

Ecoute le bruit du vent dans les longs cheveux

D’éternelle nuit.

C’est le lent chemin de Guinée :

Tes pères t’attendent sans impatience

Sur la route : ils palabrent.

Ils t’attendent.

Voici où les ruisseaux grelottent

Comme des chapelets d’os.

C’est le lent chemin de Guinée :

Il ne te sera pas fait de lumineux accueil

Au noir pays des hommes noirs :

Sous un ciel fumeux, percé de cris d’oiseaux

Autour de l’œil du marigot

Les cils des arbres s’écartent sur la clarté pourrissante

Là t’attendent au bord de l’eau un paisible village et

La case de tes pères et la dure pierre familiale

Où reposer ton front.

Jacques ROUMAIN, *Poèmes* (1936-1945)

*Regardons ce texte*. *Comment pouvons-nous lancer son analyse ?*

On peut utiliser plusieurs entrées. Ici, par exemple, on peut utiliser l’entrée formelle ou lexicale, en examinant les caractéristiques de l’extrait du point de vue de la versification et des grandes constellations lexicales. Dans ce sens, on peut faire les remarques suivantes :

-C’est un poème de vingt vers blancs, de longueurs variées, non organisés en strophes = on déduira qu’il s’agit d’une poésie libre ;

-Au niveau lexical, les notations qui apparaissent le plus charrient la spatialisation, le mouvement (« Guinée », « chemin », « forêt », « route », « ruisseau », « pays », « marigot », « là », « au bord de l’eau », « village », « case ») = nul doute alors que la logique du voyage, d’un changement d’espace est mise en évidence ;

- Du point de vue stylistique, certaines figures du discours, comme la personnification, notamment vers la fin du texte (« un ciel fumeux, percé de cris d’oiseaux »,

« Autour de l’œil du marigot », « les cils des arbres s’écartent sur la clarté pourrissante »), mettent en exergue le caractère chaleureux et humain du monde qui accueille ; dès lors, la mort n’est plus envisagée comme une chute, mais comme un moment d’ascension et d’accession à un univers où la vie baigne dans la communion, « où il n’y a plus d’ambiguïté », pour emprunter les mots de Samba Diallo12.

**Formalisation :**

L’analyse d’un texte est le moment où doit se lire la sensibilité de l’élève. Il opère en tenant compte du type de texte ; car les textes, en fonction de leur nature, convoquent des orientations techniques particulières, particulièrement en rapport avec les éléments techniques d’analyse. Ici, il importe d’examiner les éléments porteurs de sens, de mettre en relation de façon très étroite tout signe graphique avec le sens du texte. Tout élément est analysable s’il ouvre une perspective de compréhension.

**Exercice d’application :**

Travail sur un texte choisi en fonction de l’objet d’étude globale.

**Réinvestissement :**

Texte à traiter à la maison. Même consigne, à savoir, chercher les clés d’entrée dans un texte.

**Fiche 5 : Identification des outils**

**Objectif opérationnel :**

A la fin de la séance, l’étudiant doit être capable d’identifier les outils d’analyse d’un texte.

**Pré-requis :**

*Qu’entend-on par outil d’analyse d’un texte ?*

-C’est un élément technique à partir duquel peut se faire l’exploration d’un discours.

*Quelles sont les catégories d’outils qu’on peut relever ?*

-Il y a les catégories grammaticale, typographique, stylistique, lexicale, phonique…

**Déroulement :**

Support

**Lettre d’un exilé**

L’encre de cette lettre sort de mon cœur, Vois, si je suis triste.

J’ai perdu mon ciel et ma terre, Je vis à l’hôtel, suspendu Comme un oiseau de passage Dans un bois de fortune. Le souvenir est le seul terroir qui me reste ; Et parfois l’enfance qui veut rejaillir Parvient à peine jusqu’à la mémoire. Nous sommes de faux dieux : Nous portons par devant des yeux Qui ne perçoivent que le passé.

Je suis seul tout seul à présent,

Et le froid frappe à la porte.

Dans le lac gelé du silence

Je suis la barque abandonnée.

Les enfants ne m’habitent plus,

La femme est sortie de mes bras,

Qui fut longtemps consommée sous la lampe.

Mon cœur s’est débattu pour la suivre,

Mais les cœurs souffrent la géhenne

Dans leur cage.

Je ne veux plus rien. Je donne ma maison

Aux rats, à l’herbe, aux ennemis ;

Qu’ils achèvent mon image

En détruisant ces briques

Où ma sueur n’est pas encore sèche.

Je flaire la nuit qu’il fera dans ma tombe

Car je n’ai plus de feu dans notre Planète.

Jean-Baptiste TATI-LOUTARD13, Les feux de la planète, NEA, 1977.

Identifions les différents outils susceptibles d’aider à analyser ce texte, tout en faisant des déductions sur leur apport au niveau du sens (de nombreuses questions orientées seront posées pour amener les élèves à ressortir les différents aspects mis en valeur dans le tableau).

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| **Outils d’analyse** | **Repérage** | **Interprétation** |
| Champ lexical de la détresse | « exilé » (titre), « triste »(v1), « suspendu »(v4), « faux dieux »(v10), « seul »(v13), « froid »(v14), « silence »(v15), « abandonnée »(v16), « souffrent »(v21), « cage »(v22),« rien »(v23), « nuit »(v23),« tombe »(v23) | Dévoile le thème majeur du texte : la douleur ou l’angoisse |
| Adjectifs qualificatifs  Participe passé  Impératif | « triste » (v1), « faux » (v10)  « suspendu » (v4)  « Vois » (v2) | Termes renvoyant à l’inconfort |
| Répétition du mot | « je » (9 occurrences) | Insistance sur l’individualité, la solitude. |
| Comparaison | « Comme un oiseau de passage dans un bois de fortune » (5-6) | Image de l’albatros baudelairien, malheureux, incompris, étranger. |
| Tonalité | « cœur » (v1), « triste » (v2), « je » (9 fois), « suspendu » (v4), « souvenir » (v7), « seul » (v13), « souffrent » (v21) | Caractère élégiaque de la pâge, car la douleur personnelle est réelle. |
| Gradation ascendante | « Je suis seul tout seul » (v13à | Intensité de l’isolement ; un Crusoé. |
| Métaphore | « l’encre de cette lettre sort de mon cœur » (v1) | Image de l’épanchement sentimental, caractère intime de la parole, sincérité, profondeur. |

*Que pouvons-nous déduire au terme de l’élaboration de ce tableau, certes non exhaustif ?*

-Nous pouvons dire qu’il est une grille à partir de laquelle les ressources du fragment sont mises en évidence, pour en révéler le sens.

*Que faut-il alors retenir des outils d’analyse d’un texte ?*

-Ce sont des clés techniques qui aident à mieux explorer une page, pour en ressortir la « subatlantique moelle »

**Formalisation :**

Un texte littéraire est un système d’outils d’analyse, un « tissu ».L’analyse vise à saisir les rapports de sens entretenus par ses différentes constituantes pour dire. Et la richesse d’un texte tient à la possibilité de pouvoir y extraire ou dénicher ces ressources de la langue. Tout élément entrant dans sa composition peut faire l’objet d’un regard technique. Les outils d’analyse sont de plusieurs ordres.

**Exercice d’application :** *Trouver un texte d’une dizaine de lignes.*

*Travail à faire (Identifier les différents outils susceptibles d’aider à analyser ce texte, tout en faisant des interprétations possibles).*

Je détestais les peignées, convaincu sans doute que j’y aurais toujours le dessous.

Au demeurant je n’aurais pas plus aimé donner des coups que je n’aimais d’en recevoir. Tout de même, chez Vedel, il y avait un grand sacré rouquin au front bas, dont le nom m’est heureusement sorti de la mémoire, qui abusait un peu trop de mon pacifisme. Deux fois, trois fois, j’avais supporté ses sarcasmes ; mais voilà que, tout à coup, la sainte rage me prit ; je sautai sur lui, l’empoignai ; les autres cependant se rangeaient en cercle. Il était passablement plus grand et plus fort que moi ; mais j’avais pour moi sa surprise ; et puis je ne me connaissais plus ; ma fureur décuplait mes forces ; je le cognai, le bousculai, le tombai tout aussitôt. Puis, quand il fut à terre, ivre de mon triomphe, je le traînai à la manière antique, ou que je croyais telle ; je le traînai par la tignasse, dont il perdit une poignée. Et même je fus dégoûté de ma victoire, à cause de tous ces cheveux gras qu’il me laissait entre les doigts, mais stupéfait d’avoir pu vaincre ; cela me paraissait auparavant si impossible qu’il avait bien fallu que j’eusse perdu la tête pour m’y risquer. Le succès me valut la considération des autres et m’assura la paix pour longtemps. Du coup, je me persuadai qu’il est bien des choses qui ne paraissent impossibles que tant qu’on ne les a pas tentées.

André GIDE14, *Si le grain ne meurt*, (1920-1924)

**Réinvestissement :**

*Travail d’identification et d’interprétation des outils à faire sur la base de l’extrait suivant.*

Pour ces sept jours, nous ferons des virées à la plage, au cinéma. Surtout pas aux séances programmées tard dans la nuit, Trouville étant devenu une jungle où tout le monde se perd. C’est le colt qui fait maintenant la loi. La vraie loi. On dit qu’on vous troue maintenant l’abdomen et la gorge pour quelques pièces de monnaie. La nuit. Le jour aussi. Devant témoins. Personne, pas même les hommes-léopards, postés à chaque détour du chemin, le crache-feu en bandoulière, ne vous prête main forte. Leur omniprésence, le long des rues, participe pour beaucoup au décor insalubre d’une ville sans charme. C’est à croire que seul le vert de leur vestimentaire fait office de verdure en ces contrées où les espaces verts sont si rares. Qu’on ne s’en émeuve. Les braves savent bien se rendre utiles. Adeptes de la divine bouteille, les journées de racket se terminent toujours dans ces trous bruyants de décibels. Pendant ce temps, les hommes aux longs couteaux font leur safari. Allègrement. Pour étaler aux yeux du monde leurs téméraires exploits, ils exposent sans émoi leurs trophées au grand public. A Trouville, le sang charrie les trous des avenues. Avenues ? Plutôt des rues lépreuses reconnaissables à leurs pansements et leurs cicatrices hideuses. Tout le contraire de Yémoville avec sa candeur, son amitié. Trouville est un caveau, un Palerme des tropiques. Lorsqu’on quitte le lit au petit matin, on n’est jamais sûr de le retrouver avant le petit soir. Entre le matin et le soir, il est probable qu’on vous envoie dans un trou. Trouville, naguère radieuse, a maintenant tout l’air d’un monstre urbain où des milliers de serrures sautent à tout instant. Du fond de chaque maison, des râles de ceux qui reçoivent des coups de poignard en plein coeur. Ici, un homme bat sa femme. Là, on crie au voleur. Là-bas, un enfant vient de crever. Tout à côté, un corbillard, toutes sirènes hurlantes, dépose un sarcophage. Plus loin, on crie au « séparez-les ». On vit dans cette sarabande à tous les instants. Comment ne pas se confondre en regrets, même pour un petit temps hors de Yémoville, à l’idée d’aller s’empoisonner l’existence à Trouville ?

Armel NGUIMBI15, *Le Bourbier,* Editions Odette Maganga, 2012.